Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal • **www.quartierlibre.ca**

Quartier L!bre

Volume 25 • n° 15 • **11 avril 2018**

Tendre l'oreille

Des professeurs introduisent le balado comme complément d'apprentissage

page 10

VIE UNIVERSITAIRE

Des étudiants avec un handicap visuel partagent leur expérience

page 7

SPORT

Les défis du recrutement à l'UdeM

page 9

MULTI-CULTURALISME

Choisir le Québec comme quatrième culture

page 11

EXPOSITION

Les femmes oubliées du surréalisme

pages 16-17

CAMPUS | **INFRASTRUCTURE**

DU NEUF POUR DE VIEUX LIVRES

La Bibliothèque des livres rares et collections spéciales (BLRCS) de l'UdeM sera fermée pour travaux à partir du 16 avril jusqu'à la rentrée d'automne, afin de mettre en conformité des systèmes de protection incendie et de climatisation.

PAR AUDRAY JOLIN

La BLRCS est située au 4e étage du Pavillon Samuel-Bronfman.

Photo : Roméo Macafico

Le chef de service de la BLRCS, Dany Létourneau, explique que les travaux s'effectuent selon le Règlement fédéral sur les halocarbures [voir encadré]. *« En ce moment, nous avons un ancien système de protection aux halons, donc il faut enlever le vieux système, puis le remplacer par des gicleurs »*, précise-t-il.

Les travaux incluront également une modernisation du système de climatisation. Selon M. Létourneau, les unités de climatisation de la BLRCS sont aujourd'hui trop usées et il est nécessaire de les remplacer. Un détail important puisque les livres sont parfois très sensibles à ce genre de détail et un contrôle minutieux de la température et de l'humidité doit être exercé.

M. Létourneau mentionne notamment que ces derniers seront temporairement relocalisés au Centre de conservation de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines ainsi qu'à la Réserve principale de la BLRCS située au 4e étage, où ils seront couverts et équipés d'un système de protection. *« Évidemment, des directives ont été données aux gens de la construction de ne rien scier ou couper dans la Réserve* [pendant les travaux]*, que tout cela se fasse à l'extérieur*, explique-t-il. *Normalement, les livres devraient être protégés si jamais il y avait une fuite quelconque. »* Ces rénovations permettront ainsi la création d'un milieu plus propice à la conservation à long terme des trésors du patrimoine culturel.

RÈGLEMENT FÉDÉRAL SUR LES HALOCARBURES

Adopté en 2003 et mis à jour en 2009, le règlement impose le retrait progressif des systèmes d'incendie aux halons. Ceux-ci n'ont plus le droit d'être chargés depuis 2005 et doivent être éliminés à la fin de leur vie utile. L'halon est un type de gaz nuisible à la couche d'ozone.

RECHERCHE

OBSERVATOIRE POUR LA SANTÉ AU TRAVAIL

L'UdeM a annoncé le 3 avril dernier la création d'un Observatoire sur la santé et le mieux-être au travail (OSMET). Il s'agit d'un projet développé par la Faculté des arts et des sciences, en collaboration avec quatre entreprises.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

L'une des fonctions de l'OSMET est de cibler les conditions de travail favorables à la santé et au bien-être des travailleurs afin d'arriver avec des propositions et solutions pour les entreprises. Ce ne sera pas uniquement les problèmes liés à la santé mentale qui y seront étudiés. *« L'Observatoire va aussi s'intéresser aux problèmes de santé physique, particulièrement les problèmes cardiovasculaires, d'obésité et les musculosquelettiques »*, confirme le professeur à l'École de relations industrielles de l'UdeM et directeur de l'OSMET, Alain Marchand.

L'Observatoire sera hébergé dans les locaux de l'Institut de recherche en santé publique de l'UdeM sur l'avenue du Parc. En plus de fournir des locaux, celui-ci offrira un soutien aux communications et à la réalisation des recherches. *« Au départ, c'est vraiment une créature de l'École de relations industrielles,* explique M. Marchand. *Bien que le groupe de départ soit seulement composé de chercheurs de l'École, avec le temps, l'Observatoire va s'adjoindre d'autres chercheurs provenant d'autres départements de différentes disciplines. »*

Quatre entreprises participent également au projet. Celles-ci ont investi près de 625 000 $ pour la fondation de l'Observatoire. *« Les entreprises sont aussi sollicitées, entre autres pour donner leur point de vue sur le développement des différentes enquêtes qu'on fera »*, révèle M. Marchand. Il explique que leur collaboration permettra également à l'OSMET de collecter des données auprès de leur bassin de clients, comportant une centaine d'entreprises, et auprès de plusieurs milliers d'employés.

L'Observatoire est un projet des professeurs de l'École de relations industrielles de l'UdeM.

Photo : Wikimedia Commons | Hussein Abdallah

LA MUSIQUE ÉMERGENTE N'AURA JAMAIS ÉTÉ AUSSI ACCESSIBLE

MAINTENANT DISPONIBLE

Disponible sur App Store

DISPONIBLE SUR Google play

SOMMAIRE

CAMPUS

INFRASTRUCTURE
Du neuf pour de vieux livres 2

RECHERCHE
Observatoire pour la santé au travail 2

POLITIQUE ÉTUDIANTE
Nouveau poste à l'étude 4
Rencontre avec le nouveau visage de la FAÉCUM 5

VIE ÉTUDIANTE
Une foire pour l'implication communautaire 6

VIE UNIVERSITAIRE
Étudier malgré un handicap visuel ... 7

SPORT
Les défis du recrutement 9

SOCIÉTÉ

PÉDAGOGIE
Écouter pour apprendre 10

MULTUCULTURALISME
Nomades contemporains 11

TECHNOLOGIE
L'avenir des drones 12

AIDE INTERNATIONALE
Un regard vers Haïti 12

SANTÉ
Remédier à l'obésité 13

ENSEIGNEMENT
Mettre l'accent sur les langues autochtones 14

VULGARISATION
Changer le ton de la littérature scientifique 15

CULTURE

LITTÉRATURE
Découvrir le surréalisme au féminin 16
Voyage au bout du monde 18

SON ET IMAGE
L'audiovisuel montréalais célébré outre-Atlantique 18

DANSE
Bienvenue en Louisiane 19

SORTIES
La réaction des corps au cœur de la danse 19
Roxham comme si vous y étiez 19
Le numérique s'invite au Centre d'exposition 19

ÉDITO

APPRENDRE SANS LE SAVOIR

Photo : Wikimedia Commons | Arto Alonenpää

J'ai connu peu d'enfants qui ont joué le rôle d'instituteur à la petite école avec leurs animaux en peluche dont le plaisir a continué lors de leur vraie entrée en classe. Rapidement, le sentiment que l'école et l'apprentissage sont ennuyeux les a envahis. Pour certains, il aura fallu un professeur allumé, qui veut contourner les règlements et quitter les sentiers battus pour raviver la flamme. D'autres n'ont jamais eu cette chance.

Il est important que ce déclic arrive tôt, puisque dans le monde universitaire, il est relativement rare d'apprendre des théories à l'aide d'un quiz ou d'un bricolage. En vient-on à oublier le plaisir d'apprendre et l'apprentissage par le divertissement ?

Des possibilités infinies

À l'ère des 60 images par seconde et des publicités mur à mur, on peut comprendre que notre intérêt s'éparpille. Nos sens sont surchargés et sont nourris à la restauration rapide. Les initiatives pour camoufler le savoir à travers des médiums ludiques comme le balado (voir page 10) ou la revue littéraire (voir page 15) sont louables. Plutôt que d'attendre que le public soit prêt et préfère s'instruire, on lui fait apprendre à son insu. Le ludique et le pédagogique se tiennent, main dans la main, en parfaite harmonie.

Les premiers signes de leur alliance sont simples, mais les prochains pourraient être plus audacieux encore. Pensez à cette série de jeu vidéo qui intègrent des personnages historiques et des plans de ville à l'échelle de l'époque où l'intrigue se déroule. La suite pourrait mettre en valeur des énigmes dont la clé est la connaissance de dates historiques.

Ou alors pensez aux jeux questionnaire à la télévision. Plutôt que d'inviter des vedettes de téléroman, des professeurs universitaires seraient conviés à répondre à des questions pointues concernant leur domaine. Gardez les animateurs vedettes de l'heure à la barre de ces programmes s'il le faut.

À la défense de la génération Passe-Partout

Il n'est pas surprenant que les considérations de transfert de connaissances soient mises de l'avant par les chercheurs d'aujourd'hui. Oui, on peut l'expliquer par l'accessibilité aux études supérieures et le nombre croissant de cerveaux qui réfléchissent à ces enjeux. Je crois par contre qu'il fallait une génération qui a grandi avec des émissions éducatives pour repenser les manières de partager le savoir. Depuis l'enfance, on nous dit que l'apprentissage peut être ludique. Opposer ces deux idées nous est impensable !

J'ai peut-être répondu avec un sourire en coin et avec un remerciement à demi senti lorsque les amis de mes parents m'ont offert une copie d'un jeu d'Adibou à mon jeune âge. Par contre, je crois bien que cette initiative a porté ses fruits lorsque je réalise aux petites heures du matin que j'ai passé six heures à situer les capitales africaines sur une carte interactive prise en ligne.

ETIENNE GALARNEAU

Prochaines réunions de production : les mercredis 11 avril et 22 août à 16 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200, rue Jean-Brillant.

Quartier L!bre

RÉDACTEUR EN CHEF
Etienne Galarneau
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE SECTION

CAMPUS
Félix Lacerte-Gauthier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Thomas Martin
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Mylène Gagnon
culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE
Roméo Mocafico

Louise Beaslay, Émilie Beaudoin-Paul, Guillaume Cyr, Audray Jolin, Thomas Laberge, Nayla Rida, Zacharie Routhier, Nicolas Thiffault-Chouinard, Nicolas Toutant, Nicolas Zhao

CORRECTRICES
Vicky Beaudette,
Gaëlle Varnier-Brunet

RÉVISEURE
Émilie Cardu-Beauquier

PHOTOGRAPHE
Roméo Mocafico

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse

PUBLICITÉ
Accès-Média | accesmedia. com

IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514 343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site web : www.quartierlibre.ca
Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
16 avril 2018
PROCHAINE PARUTION
25 avril 2018

NOUVEAU POSTE À L'ÉTUDE

L'idée de créer un dixième poste au bureau exécutif (BE) de la FAÉCUM a été mise de l'avant lors de son congrès annuel. La mesure est à l'étude pour être inscrite dans le prochain plan de développement des représentants étudiants.

PAR NICOLAS TOUTANT

« On doit présentement dresser un bilan du plan de développement 2013-2018 tout en préparant le prochain plan », résume le secrétaire général de la FAÉCUM, Simon Forest. Il explique s'être basé sur un sondage mené auprès des associations étudiantes pour réfléchir à la création de ce nouveau rôle. *« Une des choses qui revient souvent concerne le fonctionnement interne du BE, principalement le traitement des dossiers que les différentes associations font parvenir »*, élabore-t-il. L'allègement des tâches de chaque exécutant serait une manière pour la Fédération de mieux répondre à chaque demande.

Ce nouveau poste, présentement désigné comme coordonnateur aux affaires administratives et au développement, travaillerait principalement à la coordination interne au sein du BE. *« Si* [la mesure] est *adoptée, le nouveau coordonnateur se pencherait sur les processus internes de la FAÉCUM pour les optimiser afin que le BE puisse travailler sur plus de dossiers avec autant de ressources,* dévoile-t-il. *Le nouvel exécutant devrait donc être responsable du développement organisationnel et des transitions au sein du BE. »*

Photo : Archives Quartier Libre | Coraline Mathon

Plus concrètement, la personne à ce poste prendrait les fonctions de secrétariat actuellement remplies par la coordonnatrice aux affaires universitaires et aiderait les autres coordonnateurs dans les aspects plus techniques de leur travail. Le conseiller politique de la FAÉCUM, Pascal Lebel, donne en exemple que cette personne se renseignerait pour les autres sur les étapes à exécuter pour présenter un document aux instances.

L'ajout de ce nouveau poste aurait pour but de faciliter le travail des neuf autres membres du BE. *« En ce moment, la charge de travail de chaque exécutant est considérable*, admet Simon. *Cela peut même décourager certaines personnes à s'y impliquer. »* Outre le processus interne au quotidien, ce nouvel exécutant se verrait potentiellement confier le mandat de réviser le traitement des dossiers au sein du BE à plus long terme.

Un plan à adopter

Avant d'être officialisé, l'ajout de ce nouveau poste doit toutefois être entériné. *« Le plan de développement 2018-2021* [qui prévoit ce changement au BE] *doit encore être adopté, ce qui devrait se faire d'ici le 1er mai »*, révèle Simon. Il explique qu'une fois cette étape franchie, il y aura un travail à faire avec le conseil d'administration de la FAÉCUM pour déterminer l'incidence du poste sur le budget et la logistique de la Fédération. Un amendement aux Règlements généraux sera finalement nécessaire pour officialiser la mise en fonction de ce nouveau poste.

Photo : Archives Quartier Libre | Guillaume Villeneuve

CITATION DE LA SEMAINE

« Je me réjouis du grand crédit dont jouissent mes collègues dans l'opinion publique. Cela signifie que la majorité des gens ont confiance dans notre système générateur de nouveaux savoirs, basé sur la liberté universitaire, la méthode scientifique et le jugement par les pairs. »

Guy Breton
Recteur de l'UdeM

Il a réagi, le 5 avril dernier dans son carnet, à un sondage de la firme Edelman montrant que 63 % des répondants jugent les professeurs et les chercheurs « très crédibles » ou « extrêmement crédibles ». Il s'agit d'une augmentation de 5 % par rapport à un même sondage publié l'année dernière. À titre comparatif, les journalistes et les représentants du gouvernement n'obtiennent respectivement la confiance que de 44 % et 36 % des répondants.

Photo : Archives Quartier Libre | Pascal Dumont

Les Carabins ont remporté sept médailles au cours des Championnats canadiens de natation, qui se sont tenus entre le 5 et le 8 avril dernier au Centre sportif du Parc olympique.

L'étudiante en droit Sandrine Mainville, qui a reçu le titre d'athlète par excellence du Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ) en février, s'est particulièrement illustrée en remportant deux médailles d'or, au 50 m papillon ainsi qu'au 50 m libre. Il s'agit de sa dernière compétition en tant que Carabins. Elle s'est également démarquée sur la scène internationale en gagnant une médaille de bronze lors des Jeux olympiques de Rio en 2016.

L'étudiante en administration à HEC Montréal Sophie Marois a pour sa part eu le temps le plus rapide au 200 m papillon, ce qui lui a valu une médaille d'or et a également gagné une médaille de bronze au 100 m papillon. L'étudiante au certificat de santé et sécurité du travail Marie-Lou Lapointe a quant à elle remporté une médaille de bronze au 50 m papillon.

NOMBRE DE LA SEMAINE

826 575 $

Valeur du contrat accordé à l'entreprise 4011767 Canada inc pour la mise à jour technique des plateformes informatiques PeopleSoft de l'UdeM*. Trois autres entreprises étaient également en lice lors de l'appel d'offres.

* Voir « Mises à jour techniques en vue », *Quartier Libre*, vol. 25 n° 14.

Source : Système électronique d'appel d'offres du gouvernement du Québec (SEAO)

RENCONTRE AVEC LE NOUVEAU VISAGE DE LA FAÉCUM

Terminant son baccalauréat en communication et politique, Matis Allali a été élu au poste de secrétaire général lors du dernier congrès de la FAÉCUM, qui s'est tenu du 23 au 25 mars. Il anticipe déjà les dossiers de la prochaine année.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS LABERGE

***Quartier Libre* : Tu termines ton premier mandat à la FAÉCUM en tant que coordonnateur aux affaires externes. Pourquoi avoir décidé de te présenter au poste de secrétaire général ?**

Matis Allali : J'ai décidé de continuer en tant que secrétaire général car il y a plusieurs dossiers importants qui s'en viennent et qui me tiennent à cœur. On peut penser notamment aux élections provinciales [NDLR : le scrutin est prévu pour le 1er octobre prochain], ou encore à la question de la politique institutionnelle pour contrer les violences sexuelles, politique qui devra être mise en place à la suite de l'adoption du projet de loi 151 [visant à prévenir les violences à caractère sexuel dans les établissements d'enseignement supérieur].

***Q. L.* : Reprenons les deux sujets que tu as énoncés. Tout d'abord, comment entrevois-tu les élections provinciales de 2018 ?**

M. A. : Notre devoir sera d'être les fervents défenseurs de la condition étudiante. On a déjà une plateforme contenant huit revendications qui a été adoptée par les associations membres en conseil central [voir encadré]. En se basant sur ces revendications, on va aller voir les partis politiques afin d'obtenir des engagements de leur part. Les élections, c'est le meilleur moment pour faire ça. On ne prendra pas position, mais on va faire un document pour montrer comment les partis répondent aux demandes des étudiants. Comme ça, ils vont pouvoir se faire une idée avant d'aller voter.

***Q. L.* : Quel rôle la FAÉCUM va-t-elle jouer dans la mise en place de la politique pour contrer les violences sexuelles ?**

M. A. : Nous allons émettre des recommandations pour l'administration, afin que cette politique soit une référence pour les autres universités du Québec. Les canaux avec l'administration sont d'ailleurs déjà bien ouverts et on a tout à gagner à ce que ce processus se fasse de manière collégiale. Cette politique doit être adoptée avant le 1er janvier 2019 et mise en œuvre au plus tard le 1er septembre 2019 [en vertu du projet de loi 151].

***Q. L.* : Il a beaucoup été question de la place des femmes à la FAÉCUM cette année. Comment comptes-tu poursuivre la mise en place des mesures visant à favoriser leur implication ?**

M. A. : Ce que je compte proposer dans mon futur plan d'action, c'est de mieux outiller les associations membres de la FAÉCUM afin qu'elles puissent elles aussi favoriser l'implication des femmes. Je crois aussi qu'il sera important de développer une offre de formation sur le sexisme ordinaire et sur les attitudes que peuvent adopter les hommes, à leur propre insu bien souvent, qui agissent à titre de barrière pour l'implication étudiante des femmes. Par ailleurs, je tiens à spécifier que bien qu'il s'agit d'un dossier dont j'ai la responsabilité, je développerai mon plan d'action en étroite collaboration avec les femmes qui font partie de mon équipe, car je crois qu'il ne pourra être véritablement efficace que s'il est réfléchi par les personnes touchées par la réalité qu'il adresse.

Photo : Roméo Mocafico

Matis Allali sera le prochain secrétaire général de la FAÉCUM. Il débutera son mandat, d'une durée d'un an, le 1er mai prochain.

***Q. L.* : La question des campus régionaux et délocalisés a été abordée au dernier congrès. Qu'est-ce qui est ressorti de ces discussions ?**

M. A. : C'est une préoccupation qui revient annuellement. On a parfois tendance à oublier les campus qui ne sont pas sur la montagne. L'objectif, c'est d'avoir une sensibilité pour ces campus délocalisés et de savoir comment les impliquer davantage dans les différentes orientations de travail. Chaque campus a ses réalités, ses besoins et ses demandes. On peut penser par exemple à l'Association des étudiants en médecine vétérinaire de Saint-Hyacinthe. C'est une association très autonome, mais qui réclame également notre soutien.

***Q. L.* : Vous avez crié victoire lors de l'annonce du gouvernement, dans son dernier budget, de l'octroi de 15 millions de dollars pour les stages en enseignement. Mais est-ce suffisant, et qu'en est-il des stages dans les autres domaines ?**

M. A. : Il faut avant tout s'asseoir avec les associations étudiantes en éducation afin de s'assurer que cet octroi répond à leur demande. La revendication initiale était de 20 millions. À 15 millions, on est un peu plus bas, mais je crois que ça répond au problème de la précarité financière, puisque les étudiants vont percevoir un revenu durant leur stage. Sinon, on a reçu la demande de mettre en branle un chantier national afin de réfléchir aux conditions de tous les stages au Québec.

LES **HUIT DEMANDES** DE LA FAÉCUM AU GOUVERNEMENT

1. Réinvestir 842 M$ en enseignement supérieur afin de pallier les compressions des dernières années.

2. Bonifier l'aide financière aux études afin de combler le déficit accumulé au sein du régime de prêts et bourses.

3. Offrir une compensation financière hebdomadaire de l'ordre de 576,96 $ aux étudiants au stage final en éducation, pour la durée de leur stage. La FAÉCUM demande aussi la mise en branle d'un chantier se penchant sur les conditions des stages obligatoires dans les autres programmes d'études au Québec.

4. Mettre en place un crédit d'impôt rétroactif pour les étudiants internationaux, afin de favoriser leur établissement dans la société québécoise.

5. Écouter les recommandations du rapport de Claude Corbo et mettre en place un conseil des universités du Québec représentatif de la communauté universitaire, tout en élargissant le mandat du vérificateur général afin d'y inclure la vérification des établissements universitaires.

6. Bonifier l'enveloppe du Programme de mobilité internationale et de courts séjours à l'extérieur du Québec de 4,7 M$ et indexer cette enveloppe à l'indice des prix à la consommation.

7. Mettre en place un programme provincial de ressources éducatives libres.

8. S'assurer que les modifications faites aux programmes de bourses d'excellence des Fonds de recherches du Québec (FRQ) ne diminuent pas l'accessibilité à ces bourses et viser un financement de 100 % des demandes admissibles aux bourses des FRQ.

Source : FAÉCUM

UNE FOIRE POUR L'IMPLICATION COMMUNAUTAIRE

Un groupe d'une vingtaine d'étudiants au baccalauréat en travail social à l'UdeM a tenu une foire présentant des organismes communautaires, le 6 avril dernier, dans le hall du campus Laval de l'UdeM. Incursion au cœur du travail social, discipline au carrefour des enjeux sociaux.

PAR NICOLAS THIFFAULT-CHOUINARD

Photos: Roméo Macafico

La foire aux organismes s'est tenue au campus Laval de l'UdeM et était ouverte au public.

Les différents organismes communautaires ont été représentés par des étudiants.

« *Le projet de la foire part du cours d'intervention collective,* dévoile l'étudiant de deuxième année au baccalauréat en travail social et participant au projet Antoine Bertrand-Deschênes. *Le but est de découvrir des organismes qui font de l'intervention collective dans leurs communautés. On s'est intéressé à ceux de la région de Laval et des Laurentides. Ça nous permet de les faire connaître aux gens.* » Les organismes en région manquent selon lui de visibilité, ce qui explique que plusieurs équipes aient fait le choix de s'y intéresser dans le cadre de ce projet alliant théorie et pratique. « *Organiser une foire, c'est une manière de s'approprier les concepts* », poursuit-il.

Afin de présenter la mission de différents organismes, les étudiants en travail social, encadrés par le chargé de cours Jonathan Blais, ont effectué des recherches et mené des entrevues auprès d'organismes communautaires qui adoptent une approche plus près de l'action collective, soit une vision où le bénéficiaire des services de l'organisme s'implique dans celui-ci. L'intention avouée du projet est de mettre en valeur leurs actions dans la communauté et de mettre en pratique des acquis théoriques.

Informer et sensibiliser

M. Blais avance que le projet vise avant tout à développer les aptitudes relationnelles des étudiants en les impliquant dans l'organisation du début à la fin. Il explique avoir lui-même repris le concept à d'autres professeurs. « *On veut faire quelque chose qui ressemble beaucoup à ce que les travailleurs sociaux font en pratique*, révèle-t-il. *Dans le passé,* [la foire] *a eu pour incidence d'amener des gens, des étudiants ou des professeurs, à devenir des bénévoles de ces organismes.* » L'objectif est donc d'intéresser les étudiants, en dehors du champ du travail social, aux organismes en donnant de l'information à propos des possibilités d'implication.

« *On est allé chercher des organismes en région,* ajoute Antoine. *Ça leur apporte une reconnaissance essentielle. Souvent, ils sont bien implantés, mais passent sous le radar.* » Il explique que lors de la foire, les étudiants ont été à même de donner de l'information concernant les organismes, les activités qu'ils mènent et de diriger d'éventuels bénévoles vers les bonnes portes.

Les organismes présents lors de la foire œuvrent dans différents champs d'activité, allant de l'aide aux personnes handicapées au soutien aux personnes victimes d'actes criminels, en passant par le travail auprès des plus démunis et par la lutte à la toxicomanie [voir encadré]. Chaque organisme s'est fait représenter à la foire par des étudiants. Ces derniers ont pu acquérir la confiance des organismes lors de rencontres préalables pour se familiariser avec la mission et l'historique de ceux-ci.

ORGANISMES REPRÉSENTÉS

- **L'Association de loisirs pour les personnes handicapées psychiques** qui travaille à créer des occasions sociales pour les personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale.
- **L'Association québécoise pour les parents et amis de la personne atteinte de maladie mentale** qui concentre ses efforts sur les proches de personnes qui souffrent de maladie mentale en leur apportant du soutien et de l'information.
- **Les Grands Frères Grandes Sœurs du Grand Montréal**, un organisme d'envergure nationale, qui propose des rencontres de mentorat.
- **Le Regroupement des CALACS**, les Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel et la violence faite aux femmes.
- **L'Unité d'information et d'action en toxicomanie, Uniatox**, un organisme de la Rive-Nord qui accompagne les toxicomanes.
- **L'Écluse des Laurentides**, un organisme regroupant des travailleurs de rue qui accompagnent des personnes démunies au nord de Montréal.

Photos : Roméo Mocafico

ÉTUDIER MALGRÉ UN HANDICAP VISUEL

Trois étudiants atteints de déficience visuelle partagent leur parcours à l'UdeM. Malgré leur condition, ils veulent conserver leur autonomie.

PAR GUILLAUME CYR AVEC LA COLLABORATION DE FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

Arrivée de Tours dans le cadre d'un échange, l'étudiante de troisième année en sciences biologiques Kenza Kadri voit seulement à 20%, ce qui lui demande un effort supplémentaire pour surmonter les différents obstacles. Malgré tout, elle reste autonome dans ses démarches et elle s'est dotée de ses propres techniques pour compenser le fait que le tableau est totalement illisible pour elle. *« J'écris rapidement mes notes à l'ordinateur avec ce que le professeur dit uniquement à l'oral*, révèle-t-elle. *Pas besoin de lire sur le tableau ! »*

> *J'ai pris un certain temps à m'habituer. Changer d'environnement m'a énormément aidé à me débrouiller, malgré que je ne connaissais personne au départ. »*
>
> **Kenza Kadri**
> Étudiante en sciences biologiques en échange à Montréal

Son cas n'est pas unique, puisqu'une quarantaine d'étudiants de l'UdeM sont atteints d'un handicap visuel, aux dires de la conseillère en technologie adaptée du Soutien aux étudiants en situation de handicap (SESH), Judith Proulx. *« Ce ne sont pas tous les étudiants qui utilisent nos ressources*, nuance-t-elle. *La situation peut varier selon chaque cas et dépendre de la nature du handicap, ainsi que du cours. Un aveugle peut très bien s'en sortir seul avec les logiciels adaptés, si son cours ne comporte pas trop d'aspects visuels. »*

Atteint d'une rétinite pigmentaire, une maladie dégénérative qui affecte le nerf optique, l'étudiant en troisième année en travail social David Trudel s'étonne plutôt de l'abondance de ressources offertes aux étudiants dans sa situation. *« Nous pouvons avoir des preneurs de notes à notre disposition*, révèle-t-il. *En plus, ils sont payés par l'Université ! »*

Les ressources offertes par le SESH peuvent prendre plusieurs formes. La plus fréquente est celle de preneur de notes. *« Ils vont prendre les notes, sur papier par exemple, que les étudiants ne peuvent pas lire, et les retranscrire sur ordinateur*, dévoile Mme Proulx. *Une fois là, ils peuvent avoir accès à des logiciels adaptés qui font des transcriptions dans un format qu'ils peuvent utiliser. »* Elle explique que certains logiciels permettent de faire une synthèse vocale des notes. D'autres, grâce à un clavier spécifique, peuvent transcrire les informations en braille afin que les étudiants puissent les lire.

Pour sa part, l'étudiante au certificat en action communautaire Jessica Jean-Baptiste souffre d'une myopie dégénérative. La maladie se caractérise par la longueur de l'œil qui continue de croître, apportant des maux de tête ainsi qu'une vision de loin floue et déformée. Elle préfère néanmoins compter sur elle-même. *« C'est plutôt une décision personnelle de ne pas demander de l'aide »*, confie-t-elle.

D'autres services sont également offerts dans des cas particuliers. Des pairs aidants stratégiques peuvent ainsi accompagner certains étudiants dans la révision de leur matière. *« C'est surtout pour les cours qui comportent des éléments visuels*, révèle Mme Proulx. *Des images ou la courbe d'un graphique, par exemple, ne peuvent pas être rendues par les logiciels. »*

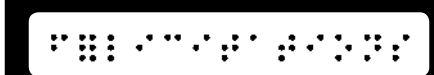
Connaître son environnement

David confie qu'il n'est pas toujours facile de s'aventurer en haut de la montagne avec les travaux. *« Monter à Roger-Gaudry à partir de la station de métro Université-de-Montréal est difficile pour moi*, avoue-t-il. *Il y a trop de rénovations sur le campus et c'est plus simple pour moi de faire le détour en partant de Côte-des-Neiges. Les voies ne sont pas tracées et elles sont non linéaires »*, résume-t-il. Un service d'accompagnateur physique est néanmoins disponible au SESH, selon les explications de Mme Proulx.

De son côté, Jessica s'est fait conseiller de rester à l'UdeM par un spécialiste de l'Institut Nazareth et Louis-Braille, un centre de réadaptation spécialisé en déficience visuelle. *« J'allais déjà à l'UdeM, c'était donc plus facile de rester dans le même univers selon mon optométriste*, résume-t-elle. *Je n'ai pas à m'habituer à un nouvel environnement. »* Pour étayer ses propos, elle explique qu'elle se redirige en psychologie à l'UQAM l'année prochaine et qu'elle devra apprendre à s'orienter dans un nouvel environnement.

« J'ai pris un certain temps à m'habituer, souligne Kenza. *Changer d'environnement m'a énormément aidé à me débrouiller, malgré que je ne connaissais personne au départ. »* Pour elle, l'échange aura plutôt été une expérience enrichissante, qu'elle recommande d'ailleurs aux étudiants dans sa situation.

Pouvez-vous lire ceci ?



Réponse : félicitations

Créé par Louis Braille vers 1825, le braille est un alphabet constitué de points mis en relief. Ceux-ci permettent aux aveugles de lire par le toucher.

Source : Institut Nazareth et Louis-Braille

FAÉCUM

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Jessica Bérard
COORDONNATRICE AUX AFFAIRES UNIVERSITAIRES
universitaire@faecum.qc.ca

UNE NOUVELLE ENTENTE PLUS INCLUSIVE POUR L'ACCÈS AU CEPSUM !

Dans la foulée d'une potentielle hausse de la cotisation étudiante au CEPSUM, la FAÉCUM a lancé, à l'hiver 2017, un sondage à grande échelle afin de connaître les habitudes de fréquentation du CEPSUM de ses membres, appel auquel un grand nombre d'entre vous a répondu. Puisque toute hausse de cotisation étudiante au-delà d'un certain seuil doit obligatoirement faire l'objet d'une entente entre l'Université de Montréal et les associations étudiantes concernées, il allait de soi que la FAÉCUM consulte ses membres pour connaître leurs besoins et leurs préférences quant aux activités et aux services offerts au CEPSUM.

Au terme du sondage et des recommandations qui en ont été tirées, plusieurs rondes de discussion ont été nécessaires afin d'arriver à une entente proposant des services, activités et tarifs d'accès aux installations qui reflètent davantage la réalité des étudiants et des étudiantes. En mars dernier, une entente a finalement été conclue avec l'administration de l'Université de Montréal, et plusieurs gains pour la communauté étudiante ont été obtenus!

QU'EN ÉTAIT-IL AVANT ?

Avant la conclusion de la nouvelle entente pour le montant de la cotisation au CEPSUM, cette dernière était déterminée en fonction du nombre de crédits auxquels un étudiant ou une étudiante était inscrit ou inscrite. Toutefois, payer sa cotisation ne garantissait pas l'abonnement-étudiant au centre sportif. Plusieurs étudiantes et étudiants étaient laissés pour compte et devaient acquitter des frais supplémentaires pour s'abonner au CEPSUM, particulièrement ceux et celles en rédaction ou étudiant à temps partiel, contrairement à celles et ceux étudiant à temps plein. Une situation injuste, notamment lorsque l'on prend en considération la précarité financière des étudiants et étudiantes, et plus particulièrement dans un contexte où les saines habitudes de vie doivent impérativement être valorisées.

FIN DE LA DISCRIMINATION SELON LE STATUT D'ÉTUDE

Et maintenant ? Au terme de la nouvelle entente, les étudiants et les étudiantes en rédaction de mémoire ou de thèse cotisent désormais automatiquement au CEPSUM, ce qui leur permet de ne pas avoir à débourser des frais supplémentaires substantiels (auparavant 112 $ par trimestre) pour avoir accès aux principales installations sportives.

De plus, tout étudiant et toute étudiante, indépendamment de leur statut d'étude respectif, peut maintenant bénéficier de l'abonnement-étudiant qui était auparavant réservé aux étudiants et aux étudiantes à temps plein. Un gain majeur, qui permet ainsi à tous et à toutes d'avoir accès aux mêmes services sans devoir acquitter des frais supplémentaires.

AMÉLIORATION DU MILIEU DE VIE

Dans une perspective visant à rendre le CEPSUM plus accueillant et inclusif, l'Université de Montréal s'est engagée à assurer que les personnes trans peuvent participer aux activités conformément à leur identité de genre, en plus de mettre à leur disposition un vestiaire neutre pouvant également faire office de vestiaire familial. La FAÉCUM s'assurera également que des améliorations seront menées à terme sur le plan des infrastructures et des installations, notamment en offrant des espaces pour relaxer, socialiser ou manger et une salle d'entraînement rénovée et mieux aménagée. De quoi assurer que le CEPSUM est un endroit respectueux, inclusif et accueillant pour ses utilisateurs et ses utilisatrices.

L'entrée en vigueur de la nouvelle entente se fera au trimestre d'automne 2018. Les détails de l'entente se retrouvent sur le site web de la FAÉCUM, dans la section « ressources ». N'hésitez pas à y jeter un coup d'oeil.

En espérant vous croiser dans les corridors du CEPSUM sous peu ! N'oubliez pas que tant qu'à payer pour le service, ça serait fou de ne pas l'utiliser!

ÉVALUEZ POUR
UN ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
Vos commentaires sont importants
UMONTREAL.CA/EVALUEZ

LES DÉFIS DU RECRUTEMENT

Deux équipes sportives de l'UdeM, le Club de baseball et l'équipe masculine des Carabins au rugby, tiennent un camp de sélection printanier ouvert à la communauté étudiante de l'UdeM. Elles espèrent, grâce à cette initiative, pallier à leur problème de recrutement.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

«*On est passé de 52 à 26 joueurs*, résume l'entraîneur-chef de l'équipe, Alexandre Saint-Bonnet. *Certains ont gradué, d'autres ont changé d'orientation scolaire et certains ont dû nous quitter.* » Bien qu'il ne s'agisse pas du premier camp de sélection ouvert de l'équipe, cette dernière a revu sa stratégie alors que le nombre de joueurs à remplacer n'a jamais été aussi élevé.

De son côté, le Club de baseball de l'UdeM rencontre des difficultés similaires, le recrutement étant un défi qui revient chaque année. Cette situation est unique dans l'Association de baseball collégial canadien (CCBA), où compétitionnent également les Redmen de McGill et les Stingers de Concordia. *« Les autres universités n'ont pas de problème de recrutement*, affirme le cofondateur du club, Félix Veilleux. *Ils ont des alignements de 25 joueurs, alors que nous avons parfois de la difficulté à en avoir 12. On arrive serré chaque année. »*

Photo : Archives Quartier Libre | Jésybèle Cyr

L'entraîneur-chef de l'équipe de rugby, Alexandre Saint-Bonnet, a reçu le titre d'entraîneur de l'année du Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ) en 2012, à sa première année avec les Carabins. Il a également remporté un championnat provincial en 2016.

> *« Il existe une culture au Québec où les joueurs* [de baseball] *préfèrent aller à l'université aux États-Unis plutôt que de rester en sol québécois, parce qu'il y a plus d'opportunités pour y poursuivre une carrière professionnelle.»*
>
> **Félix Veilleux**
> Cofondateur du Club de baseball de l'UdeM

Bien que les deux équipes n'aient pas le même statut, celui-ci étant différent pour les Carabins et pour les clubs, cette préoccupation est plutôt exceptionnelle pour les équipes sportives de l'UdeM. « *Le recrutement* [des équipes des Carabins] *se fait beaucoup par le déplacement d'entraîneurs qui vont voir des athlètes de niveau collégial pour présenter le programme des Carabins »*, précise le coordonnateur marketing et communications des Carabins, Benoît Mongeon. Selon lui, le grand nombre d'étudiants internationaux membres de l'équipe de rugby peut expliquer ce phénomène.

Photo : Roméo Mocafico

Le Club de baseball tient son camp d'entraînement chaque dimanche à l'école Saint-Henri. Pour sa part, l'équipe de rugby fera son camp de sélection le 14 avril prochain.

Pour les clubs sportifs, plusieurs facteurs peuvent influencer la venue de nouveaux joueurs. *« C'est beaucoup relié à la "culture" du sport et à sa popularité,* résume le responsable des clubs sportifs au CEPSUM, Alain Lefebvre. *Le Club de baseball est une équipe très compétitive qui demande des joueurs de très haut niveau, souvent de la Ligue junior élite du Québec, qui étudient à l'UdeM, ce qui est très restreint. »* Il donne en exemple d'autres clubs sportifs qui offrent plusieurs niveaux de compétition, ce qui leur permet de rejoindre un plus large public.

S'adapter pour survivre

L'une des principales difficultés à laquelle l'équipe de rugby est confrontée est, selon son entraîneur, que le bassin de joueurs est plutôt limité pour son recrutement. La majorité des recrues potentielles de niveau collégial évoluent dans des établissements anglophones, puis elles se tournent naturellement vers des universités de même langue pour poursuivre leur carrière. *« Notre bassin de recrutement n'est pas très profond*, soutient M. Saint-Bonnet. *Surtout à certains postes, qui demandent des aptitudes techniques ou physiques spécifiques. »*

Par le passé, l'équipe de rugby a tenu ses sélections à la rentrée d'automne afin de recruter des joueurs en échange provenant d'Europe. Avec son camp printanier, qui se tiendra le 14 avril, M. Saint-Bonnet espère attirer l'attention des étudiants québécois. *« Le fait qu'ils viennent d'arriver au Québec, qu'ils doivent s'adapter à un nouvel environnement et à leurs cours, en plus de pratiquer avec nous et d'apprendre le système de jeu, ça leur fait beaucoup de choses à appréhender en même temps*, explique-t-il. *En recrutant en avril, on pourra travailler avec nos joueurs pendant l'été et développer leurs compétences. »*

De son côté, Félix estime que le contexte universitaire de la CCBA limite les possibilités. *« Il existe une culture au Québec où les joueurs préfèrent aller à l'université aux États-Unis plutôt que de rester en sol québécois, parce qu'il y a plus d'opportunités pour y poursuivre une carrière professionnelle »,* révèle-t-il.

Félix effectue traditionnellement le recrutement en compagnie d'autres responsables de l'équipe, en appelant directement des joueurs potentiels qu'ils ont identifiés. En plus de cette méthode, l'équipe a ouvert son camp d'entraînement à tous cette année. *« C'est une façon pour nous de nous ouvrir à un public plus large*, indique-t-il. *On comprend que c'est l'une de nos lacunes, et qu'il y a une demande pour ça. »* À plus long terme, il espère pouvoir mettre sur pied un pendant féminin à son équipe, ce qui lui permettrait de rejoindre plus de personnes et de répondre à une certaine demande.

ÉCOUTER POUR APPRENDRE

L'émission *La politique en questions !* a été créée sous forme de baladodiffusionfin afin de célébrer les 60 ans du Département de science politique de l'UdeM. Ce modèle, qui présente plusieurs avantages pour les auditeurs comme pour les concepteurs, se développe dans les universités québécoises avec un objectif pédagogique avoué.

PAR THOMAS MARTIN

Le professeur affilié au Département Simon Thibault raconte que l'idée de ce balado, lancé en janvier 2018, est de permettre à des étudiants d'effectuer des entrevues avec des professeurs au sujet de leurs recherches. *« Ça laisse aussi une certaine liberté pour l'auditeur,* avance-t-il pour expliquer ce choix. *Il peut décider de le télécharger et d'avoir une écoute hors connexion, quand il est dans le métro, par exemple. »*

M. Thibault indique que ce modèle de diffusion possède plusieurs aspects pratiques. *« On fait des balados d'une vingtaine de minutes et ce n'est pas aussi lourd et compliqué que ce l'est pour un enregistrement vidéo*, constate-t-il. *Ce n'est pas la même logistique. C'est plus simple. »*

Actuellement, l'offre en français est peu présente et les professeurs que côtoie M. Thibault écoutent principalement des balados américains. *« En science politique, la plupart des choses que j'ai vues se faisaient en anglais »*, raconte-t-il.

« J'ai été approché par les professeurs qui ont monté ce projet, raconte l'étudiant à la maîtrise en science politique Maxime Coulombe. *Je ne connaissais pas vraiment la baladodiffusion, alors j'ai été me renseigner. »* Il assure avoir été très flatté d'être choisi pour participer à ce projet. *« Je me suis dit que c'était une belle opportunité de faire quelque chose de différent que de rédiger des articles »*, s'enthousiasme-t-il.

L'expérience a amené Maxime à interroger deux professeurs sur le vote obligatoire, ce qui lui a permis de se rendre compte de l'intérêt pédagogique de cette démarche. *« Pour un étudiant qui va écouter l'émission, ça peut être une façon d'avoir un cours intensif très pertinent »*, considère-t-il.

Photo : Roméo Macatico

Le second épisode du balado *La politique en questions !* dans lequel intervient Maxime Coulombe (ci-dessus) devrait être disponible au courant du mois d'avril.

Diffuser le savoir

Professeur au Département de médecine de l'Université de Sherbrooke (UdeS), Luc Lanthier a démarré, avec l'aide de deux autres médecins, le *BaladoCritique : Club de lecture médical* en septembre 2016. Cette émission est conçue pour traiter de médecine familiale et pour atteindre les professionnels du domaine comme les étudiants.

« Les résidents en médecine interne sont nombreux à m'en parler », révèle M. Lanthier. L'une des approches de l'émission est l'analyse d'études en médecine, poursuit-il. *« En plus de se tenir au courant de l'actualité médicale, les étudiants peuvent apprendre le procédé de ce type d'analyse »*, avance-t-il.

« Au début, c'était un peu expérimental, admet-il. *Il n'y a pas vraiment d'autres émissions en français de ce type pour les médecins de famille. »* M. Lanthier explique avoir proposé l'idée à l'Université après avoir écouté certains balados populaires comme *Serial* [voir encadré]. *« En l'écoutant, je me suis rendu compte du potentiel pédagogique du balado*, raconte-t-il. *J'ai vu ça comme une bonne méthode d'enseignement. »*

Le professeur pense que la baladodiffusion peut devenir un outil d'apprentissage intéressant pour les professeurs, même si une contrainte de temps y est forcément liée. *« C'est beaucoup de travail pour une personne*, assure-t-il. *Il faudrait une répartition des tâches entre les professeurs avec l'aide de l'Université »*. Pour un épisode mensuel d'une trentaine de minutes, la charge de travail est d'environ 15 heures, informe M. Lanthier.

M. Thibault abonde dans le même sens et assure que l'aspect pédagogique est fondamental dans leur démarche. *« L'idée, c'est de montrer l'expertise diversifiée qui existe au Département et de la rendre accessible aux étudiants »*, précise-t-il. Pour la suite, il signale que l'équipe aimerait faire des entretiens avec des diplômés du Département.

Un organisme à l'écoute

L'histoire de Magnéto, un organisme sans but lucratif (OSBL) qui produit des balados, a commencé en 2016. La directrice artistique, Marie-Laurence Rancourt, explique que l'ambition de Magnéto est de faire entendre et résonner le Québec. L'OSBL s'est mis à enregistrer des conférences sur des thèmes comme l'économie avec le docteur en philosophie Alain Deneault. *« C'est quelque chose qu'on aime beaucoup faire*, se réjouit-elle. *On est tous formés en sciences sociales donc on a cette ambition de diffuser des idées qui ne rentrent pas dans des canevas de deux minutes à la radio. »*

Magnéto cherche depuis ses débuts à instruire les auditeurs grâce aux balados, selon Mme Rancourt. *« C'est le cœur de l'affaire,* résume-t-elle. *Il y a de la pédagogie concernant le balado en lui-même, soit d'essayer de faire connaître la création radiophonique, mais aussi dans ce que l'on crée. On souhaite diversifier le contenu offert dans l'espace public. On veut fournir des outils qui visent une forme d'émancipation intellectuelle. »* Elle affirme que Magnéto est prêt à collaborer de manière plus régulière avec le monde universitaire à l'avenir, pour donner un écho aux idées qui y sont développées.

L'INFLUENCE DE *SERIAL*

Serial est l'une des premières émissions en baladodiffusion à avoir popularisé le genre. Imaginée comme une série radiophonique, l'histoire suit l'enquête sur un meurtre survenu en 1999 à Baltimore. La première saison, lancée en octobre 2014, est devenue la première émission du genre à atteindre les cinq millions de téléchargements et d'écoutes en diffusion continue.

VOX POP
HABITUDES D'ÉTUDIANTS*

Photos : Thomas Martin

Alexandre Vincent
Maîtrise en relations industrielles

Quel genre ? J'écoute plutôt de la comédie, soit des humoristes qui font des entrevues ou des personnes que je suis sur Youtube.

Pour quelles raisons ? Essentiellement pour me divertir.

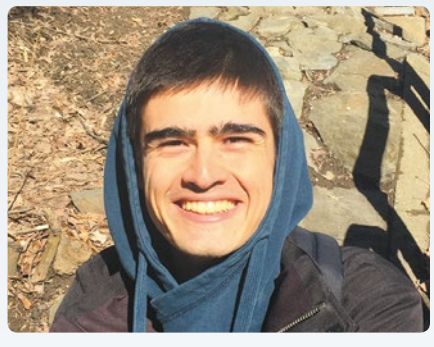
À quel moment ? Quand je suis en voiture, j'écoute toujours des balados, sinon quand je suis chez moi et que je fais des tâches ménagères.

Sarah Darmame
Baccalauréat en économie et politique

Quel genre ? Plutôt des choses culturelles, par exemple sur des expos qui viennent de sortir ou des analyses de films.

Pour quelles raisons ? Ça me permet d'apprendre des choses, de m'instruire.

À quel moment ? Surtout quand je fais des choses manuelles, ça me permet de m'évader.



Baptiste Dutheil
Baccalauréat en économie et politique

Quel genre ? Sur l'actualité, les relations internationales, les grands enjeux mondiaux.

Pour quelles raisons ? Pour me cultiver, me renseigner, étant donné que c'est en lien avec mes études.

À quel moment ? Généralement quand je marche dans la rue, je me concentre sur le balado et la marche devient secondaire.

* Sur un échantillon d'une quinzaine d'étudiants, quatre connaissaient l'existence de la baladodiffusion.

NOMADES CONTEMPORAINS

La sociologue Ruth Van Reken définit les *Third Culture Kids* (TCK) comme étant des personnes ayant grandi dans un ou des pays autres que ceux dont leurs parents sont originaires. Rencontre avec une étudiante issue de cette diversité culturelle.

PAR NAYLA RIDA

Photo : Roméo Macafico

Parmi les TCK célèbres, on retrouve l'ancien président américain Barack Obama, né d'un père kenyan et d'une mère américaine, qui a vécu en Indonésie étant enfant.

Quand on lui demande d'où elle vient, l'étudiante française au certificat en journalisme Marie Blot* répond généralement qu'elle est française, mais qu'elle a grandi au Maroc. *« Je m'y identifie plus,* déclare-t-elle. *Je ne pense pas que je serais la même si j'avais grandi en France et c'est ce qu'on s'imaginerait sans la précision*. »

Ce mélange de cultures a facilité les études de Marie. *« J'ai la chance de pouvoir étudier en plusieurs langues*, apprécie-t-elle. *J'ai aussi fait une école de communication en espagnol. »*

Marie a vécu dix ans au Maroc puis quelques années en France, en Espagne, au Portugal et maintenant au Canada. Elle recommande aux personnes qui ont un parcours comparable au sien de ne pas rester dans une bulle d'expatriés, où ils pourraient se priver de ce que la culture d'accueil peut leur offrir. *« Ici, je connais plusieurs Français qui n'ont que des amis français »*, fait-elle remarquer.

Le vécu migratoire

Le professeur au Département de communication sociale et publique spécialisé en communication interculturelle à l'UQAM Christian Agboli explique que le processus migratoire transforme l'individu. *« À partir du moment où l'on quitte sa société d'origine, on perd ses repères et certaines valeurs,* précise-t-il. *On fait face à de nouveaux défis pour comprendre sa société d'accueil. »*

> *« À partir du moment où l'on quitte sa société d'origine, on perd ses repères et certaines valeurs. On fait face à de nouveaux défis pour comprendre sa société d'accueil. »*
>
> **Christian Agboli**
> Professeur au Département de communication sociale et publique de l'UQAM

M. Agboli compare les deux réactions possibles de l'expatrié envers sa société d'accueil aux deux réactions types, celles de l'introverti et de l'extraverti, devant la question : *« Que faire ce soir : aller à une fête ou écouter une série télé ? »* La première option suggère une ouverture à l'autre ; la seconde, le goût de la familiarité. *« Si l'on a soi-même développé un intérêt pour l'autre, le lien va se développer davantage »,* déclare-t-il. Selon lui, certains jeunes confrontés à l'immigration répétée choisissent toutefois de ne pas s'intégrer à leur nouveau pays parce qu'ils savent qu'ils devront de toute façon le quitter bientôt.

Les traits particuliers

Les différences que Marie relève chez les TCK qu'elle connaît sont l'aisance à aborder autrui, la moindre appréhension du changement et la résistance au stress. *« Moi, par exemple, j'ai apprivoisé le changement et c'est parfois même plutôt la routine qui m'angoisse »*, témoigne-t-elle. Elle remarque aussi que les TCK sont moins déstabilisés par les différences culturelles.

Selon elle, l'expérience des voyages et la découverte de cultures différentes ouvrent l'esprit, permettent de voir un même évènement sous des perspectives culturelles multiples et aident à passer d'un regard national à international. *« Tu découvres aussi la passion qu'il y a dans chaque pays et c'est souvent très beau*, ajoute Marie. *Par exemple, je viens de vivre la crise en Catalogne et c'était très touchant de voir les gens se battre pour leur identité et leur nation. J'étais dans une des rues où tout se passait. »*

Le revers de la médaille

Pour le professeur et directeur du Département d'anthropologie de l'UdeM, Guy Lanoue, les frontières culturelles dans le monde deviennent de plus en plus floues. Cela causerait des sentiments d'aliénation, de solitude et de nostalgie excessive. Les codes culturels de la société d'accueil ne sont pas taillés dans la pierre, donc l'expatrié ne sait plus exactement comment s'adapter.

Marie indique qu'un choc culturel inversé est toujours possible. *« Lorsque j'habitais en France, il m'est arrivé de ne pas me sentir chez moi dans mon propre pays, car je n'avais pas eu l'habitude d'y vivre, et ça, c'est terrible »,* témoigne-t-elle. Elle cite aussi l'inconvénient de ne pas vraiment avoir de chez-soi, c'est-à-dire d'endroit où les souvenirs se sont accumulés depuis l'enfance. *« Je rêve de connaître mon boucher et mon poissonnier »,* plaisante-t-elle. Elle cite aussi comme inconvénient la distance avec les amis qu'elle a laissés ailleurs.

L'importance de la formation

Comme l'école est une source de structure, et même davantage que l'État, selon M. Lanoue, les expatriés ayant passé quelques années de scolarité dans leur pays d'accueil s'y intègreraient mieux. *« Le milieu de travail de nos jours est souvent vu comme un lieu d'intimité,* indique-t-il. *C'est là où les personnes passent la majorité de leur temps, selon la sociologue Arlie Hochschild*. *Cela signifie que l'immigrant qui arrive dans un milieu de travail sans la socialisation de l'école se trouve dans un milieu où une forme d'intimité est déjà construite. Il est un intrus. »*

Le directeur rappelle que, parfois, à la suite d'un déménagement, nos atouts deviennent mal adaptés à la société d'accueil. Par exemple, en Europe, le statut est basé autant sur l'héritage que sur les réalisations personnelles. Au Canada, les réalisations personnelles sont davantage prises en compte.

* La journaliste étudie dans le même programme que cette intervenante.

SOCIÉTÉ | **TECHNOLOGIE**

L'AVENIR DES DRONES

L'organisme québécois le Centre d'excellence sur les drones a annoncé récemment vouloir faire du Québec un pôle majeur pour les drones. Dans les universités, plusieurs étudiants s'intéressent à cette technologie et s'interrogent sur l'avenir de celle-ci.

PAR NICOLAS ZHAO

Le président du club étudiant Dronolab de l'ÉTS, Vijithan Rajaratnam, en train de manipuler le drone conçu par son équipe.

Photo : Roméo Macafico

« *En termes d'avancement, le Québec est quand même très bien situé par rapport au Canada et même au reste du monde »,* lance d'emblée l'étudiant au baccalauréat en génie mécanique et président du club étudiant Dronolab de l'École de technologie supérieure (ÉTS), Vijithan Rajaratnam. Selon lui, la recherche sur les drones connaît une croissance fulgurante, tant d'un point de vue technique que pratique.

L'étudiant indique que les défis actuels se présentent d'abord par rapport aux applications. Les appareils sont fonctionnels et faciles à piloter, mais plusieurs tests restent à faire afin qu'ils remplissent le rôle qu'on leur assignera. *« Par exemple, on fait de l'imagerie,* illustre Vijithan. *On surveille une zone et on produit par la suite un terrain 3D sur ordinateur. Le logiciel est constamment amélioré. »*

Pour le président de Dronolab, l'avenir des drones se situe surtout dans les domaines commercial et militaire. Sa réflexion est basée sur les règles qui limitent son usage par les civils, incluant les universités. Chaque demande présentée à Transports Canada est traitée pendant environ trois mois et est assortie de diverses restrictions. *« On ne peut pas faire voler un drone à moins de 75 mètres d'un bâtiment ou d'une personne »*, avertit Vijithan.

D'autres intérêts

Les drones présents au sein des milieux universitaires sont utilisés principalement dans une perspective d'apprentissage. Les étudiants en génie mécanique en fabriquent afin de mettre leurs acquis à l'épreuve et d'acquérir des connaissances dans d'autres domaines.

Cependant, des clubs aux objectifs plus ludiques existent également, comme Poly Air à Polytechnique Montréal. *« Il y a un très gros engouement pour la possibilité d'en faire voler »,* commente le vice-président de Poly Air, Frédéric Larocque. L'association se donne pour but d'outiller les étudiants qui souhaitent apprendre à manœuvrer un drone pour le plaisir.

SOCIÉTÉ | **AIDE INTERNATIONALE**

UN REGARD VERS HAÏTI

Des organismes avec une expertise en optométrie, affiliés à l'UdeM, organisent depuis quelques années des missions d'aide en Haïti. Ces actions permettent d'aider les plus défavorisés et de tisser des liens avec les communautés locales. Une nouvelle mission devrait voir le jour cet été.

PAR THOMAS MARTIN

Fondateur et ancien président du Groupe UdeM Haïti Glaucome (GUHG), Nicolas Cadet a lancé ce projet à l'été 2014. *« Le but était d'établir des liens entre les professionnels en ophtalmologie au Québec et ceux d'Haïti,* résume-t-il. *On le fait plus particulièrement par l'enseignement, le partage de connaissance et par des missions humanitaires là-bas. »* Quatre missions en Haïti ont eu lieu depuis le lancement du projet, informe Nicolas, la dernière s'étant déroulée à l'été 2017.

Ces actions, le GUHG les entreprend en collaboration avec l'Unité de santé visuelle internationale (USVI) depuis l'été dernier. La directrice et fondatrice de l'USVI, Marie-Josée Aubin, a officiellement lancé le projet le 12 décembre 2017, même si des actions étaient déjà menées depuis l'été dernier. *« On a trois grandes missions : éduquer, renforcer les partenariats avec des organismes étrangers et améliorer nos connaissances sur les besoins de ces pays défavorisés. »*

> « *On veut renforcer l'enseignement effectué l'an dernier et on avait approché l'Université d'État d'Haïti pour que nos résidents y fassent des stages pour avoir des soins en continu toute l'année, avec l'espoir qu'un ophtalmologiste décide de s'y établir.* »
>
> **Marie-Josée Aubin**
> Directrice et fondatrice de l'USVI

« On souhaite retourner en Haïti pour compléter l'action menée l'été dernier à l'hôpital Gonaïves, assure Mme Aubin. *On veut renforcer l'enseignement effectué l'an dernier et on avait approché l'Université d'État d'Haïti afin que nos résidents y fassent des stages pour avoir des soins en continu toute l'année, avec l'espoir qu'un ophtalmologiste décide de s'y établir. »* La date n'est pas encore fixée, l'heure est à l'organisation, mais la mission est prévue pour juillet, assure-t-elle.

« Je suis d'origine canado-haïtienne, indique le fondateur du GUHG. *Pour moi, c'était naturel de choisir cet endroit. J'ai encore de la famille là-bas, je suis impliqué dans la communauté haïtienne ici, donc c'était un choix naturel. »* En plus de ces missions, le GUHG met en place un dépistage de maladies oculaires chaque automne dans un centre communautaire de Montréal-Nord.

REMÉDIER À L'OBÉSITÉ

Une nouvelle pilule pour maigrir et combattre l'obésité arrive sur le marché canadien. La professeure agrégée au Département de nutrition de l'UdeM Stéphanie Fulton répond aux questions sur l'obésité et les idées reçues à son propos.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUISE BEASLAY

***Quartier Libre* : Comment définiriez-vous un individu atteint d'obésité ?**

Stéphanie Fulton : Généralement, on définit l'obésité en termes d'indice de masse corporelle (IMC). Les seuils pour l'obésité sont de 30 et plus, ceux pour le surpoids sont situés entre 26 et 30 [voir encadré], mais ce sont des critères assez généraux et pas forcément adaptés en termes de prédiction des problèmes associés au surpoids et à l'obésité. L'IMC peut-être assez réducteur, il ne prend pas en compte les facteurs biologiques et environnementaux. Le tour de hanches, phénomène de déposition du gras autour de l'abdomen, peut être un bon facteur pour déterminer l'obésité d'un individu.

***Q.L.* : L'obésité constitue-t-elle forcément un danger pour la santé ?**

S. F. : On peut être obèse et en santé. Cependant, avoir du gras autour des organes et de l'abdomen n'est pas sain à long terme. C'est un type de gras qui va augmenter l'inflammation. Être atteint d'obésité peut donc causer des problèmes plus tard, mais cela ne signifie pas que c'est irréversible.

Photo : Roméo Macafico

Selon les données de Statistique Canada de 2014, au Québec, 1,82 % des citoyens étaient déclarés en situation d'obésité, tandis que 33,1 % des personnes faisaient de l'embonpoint.

***Q.L.* : Certaines personnes sont-elles plus susceptibles que d'autres de devenir obèses ?**

S. F. : Il existe plusieurs types de facteurs pour comprendre ce phénomène, tels que le facteur génique et le phénomène du polymorphisme. Plusieurs mutations se trouvant au sein de nos gènes sont associées au risque d'être obèse. C'est la fonction de ces derniers dans notre cerveau qui est associée à un surpoids. Ces gènes favorisent des comportements qui peuvent engendrer une prise de poids, comme l'envie d'aliments gras et sucrés ou une disposition à la sédentarité et donc, moins de motivation à bouger.

***Q.L.* : Les pilules pour maigrir, telles que Contrave, qui vient d'être acceptée sur le marché canadien, représentent-elles un danger pour la santé des consommateurs ?**

S. F. : Elles peuvent être un danger, oui. Il peut exister des effets secondaires ainsi que des contre-indications. En effet, l'un des problèmes courants, avec la création d'une molécule qui va cibler le cerveau en diminuant l'appétit et l'envie, est qu'il est possible que notre envie et notre motivation en général soient diminuées. Il est important de bien suivre le patient tout au long de son traitement. L'individu doit faire attention quant aux possibles effets sur son humeur.

***Q.L.* : Y-a-t-il une urgence en ce qui concerne la proportion de personnes obèses au Canada ?**

S. F. : Oui, il y a une urgence. Certes, le niveau n'est pas aussi élevé au Canada que dans d'autres pays, mais il reste tout de même alarmant. Ce n'est pas juste une question d'être obèse, il existe plusieurs risques associés à l'obésité tels que les cancers, les maladies cardiovasculaires ou les troubles d'humeur. Il y a une urgence également en termes d'impact sur la personne et sur sa qualité de vie.

***Q.L.* : Que préconiseriez-vous comme type d'alimentation pour lutter contre l'obésité ?**

S. F. : Il est important de minimiser les acides gras saturés. On peut en manger, mais avec attention. La quantité de viande est également à réduire. Je préconise aussi une alimentation riche en légumes, de couleur foncée en particulier, car ces derniers sont riches en vitamines. Et surtout, il est essentiel d'éviter de se nourrir excessivement de sucres, notamment ceux combinés avec le gras.

LEXIQUE

Génique : qui concerne les gènes.

Polymorphisme : capacité à se présenter sous différentes formes.

Inflammation : réponse de défense de la part des tissus de l'organisme, à la suite d'une blessure locale provoquée par des agents physiques, chimiques ou par des germes pathogènes.

Acides gras saturés : famille de molécules lipidiques. Parmi les principales sources d'acides gras saturés, on peut citer le beurre, la charcuterie, les viandes grasses et les fromages.

INDICE DE MASSE CORPORELLE

Norme internationale servant à mesurer l'excès de poids et l'obésité. L'indice est défini comme le poids divisé par le carré de la taille, exprimé universellement en kg/m^2. Une personne est considérée comme obèse lorsque cette valeur est supérieure ou égale à 30 kg/m^2. En dessous de 16,5 kg/m^2, il est admis qu'il s'agit d'anorexie, alors qu'au-dessus de 40 kg/m^2, la personne est considérée comme étant en obésité morbide.

METTRE L'ACCENT SUR LES LANGUES AUTOCHTONES

L'Association des étudiants autochtones de l'Université du Manitoba a revendiqué, à la fin mars, l'enseignement de cours de langues autochtones au sein de leur établissement. Les universités montréalaises proposent toutes des cours en lien avec la culture autochtone, dont certains sur l'apprentissage des langues. Tour d'horizon de l'offre universitaire.

PAR ÉMILIE BEAUDOIN-PAUL

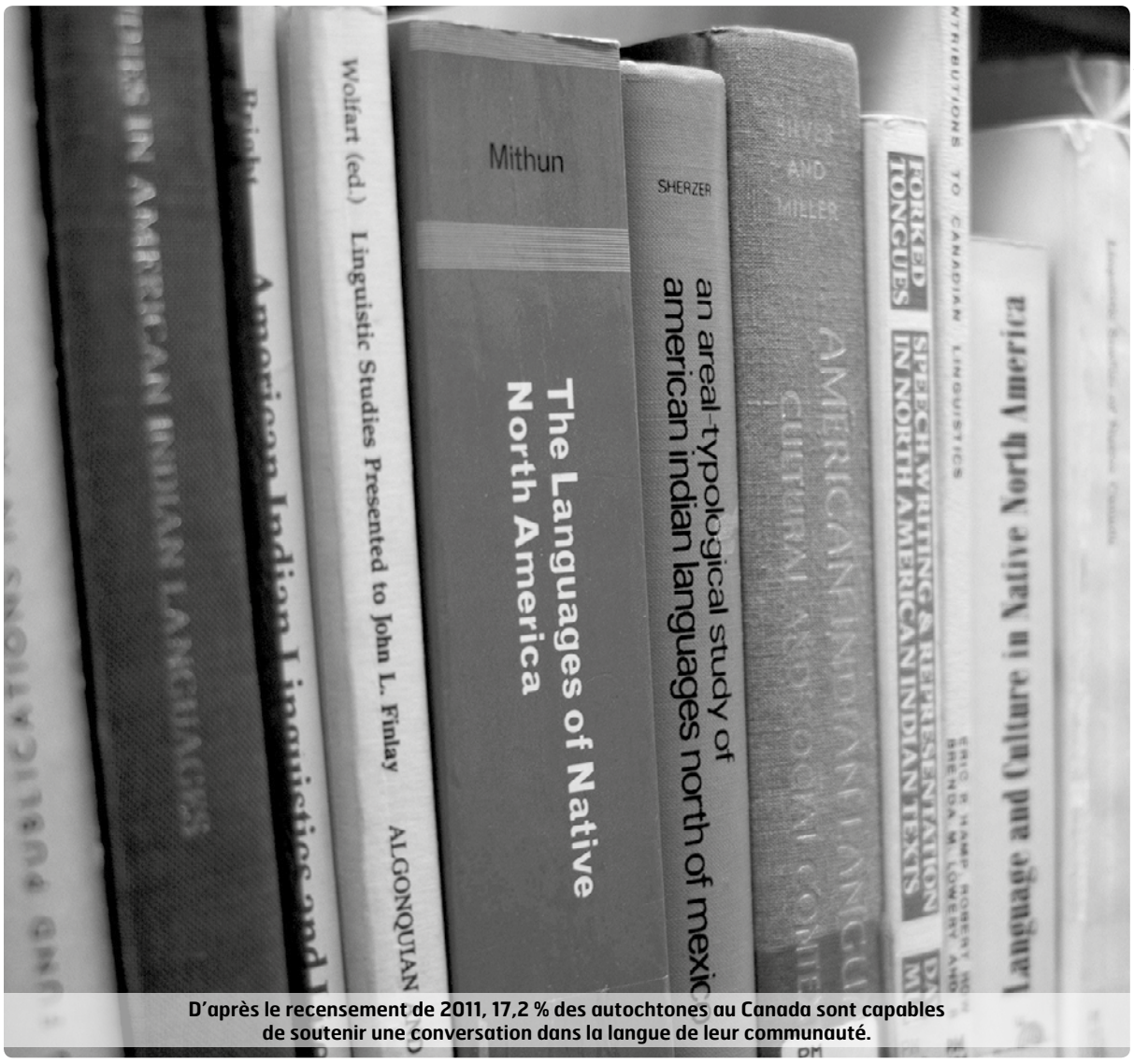


Photo : Roméo Macalico

D'après le recensement de 2011, 17,2 % des autochtones au Canada sont capables de soutenir une conversation dans la langue de leur communauté.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Le cours de langue innue est donné depuis l'été 2017 et s'est poursuivi à l'automne, accueillant 32 étudiants pour ce semestre. L'établissement a choisi d'enseigner cette langue pour des raisons culturelles, selon la responsable de l'animation et de la pédagogie du Centre des langues, Gabriella Lodi. « *Les défis étaient nombreux et, en fait, nous avons pris cette décision avec les responsables des programmes autochtones qui sont experts à ce sujet* », évoque-t-elle.

Selon les dires de Mme Lodi, les communautés innues sont parmi les plus nombreuses au Québec. Une impression confirmée par les chiffres de 2015 du ministère des Affaires autochtones. Le recensement a dénombré 19 955 Innus, soit le total le plus élevé de la province, de peu devant les Mohawks avec 19 026 représentants.

Des motivations pédagogiques ont aussi renforcé la décision d'enseigner l'innu. « *La plupart des communautés innues ont accepté la réforme de l'écriture, donc ils ont maintenant un système standardisé et, pour nos étudiants, c'était fondamental parce qu'on ne peut pas enseigner plusieurs variantes en même temps* », estime-t-elle.

Le nombre d'inscrits à l'automne dernier confirme l'intérêt des étudiants pour l'apprentissage des langues autochtones. « *Pour nous, c'est un succès, 32 étudiants, c'est énorme pour un cours de niveau 1* », exprime la responsable. Le cours est présentement offert aux niveaux 1 et 2, mais l'Université compte introduire les niveaux 3 et 4 l'an prochain.

Quant aux possibilités d'offrir d'autres cours de langues autochtones, Mme Lodi explique que l'Université améliore encore ses techniques et ses stratégies pour l'enseignement du cours d'innu, sur lequel elle préfère se concentrer pour l'instant. « *Nous aimerions faire plus de recherches pour consolider la langue innue présentement, mais nous essayons toujours de comprendre ce qui pourrait être utile et ce qui pourrait intéresser les étudiants de l'UdeM,* avance-t-elle. *Donc, nous sommes toujours ouverts à cette éventualité. Si nous recevons des demandes, nous prendrons des décisions en ce sens.* »

MCGILL ET UQAM

Selon son site Web officiel, l'Université McGill offre un certificat en langue autochtone et alphabétisation des autochtones, qui vise essentiellement les étudiants autochtones des communautés crie, algonquine, inuite, micmaque et mohawk. Ce certificat leur permet d'approfondir la connaissance de leur langue, principalement dans sa forme écrite.

L'UQAM offre une variété de cours visant l'apprentissage de la culture autochtone. Leur site mentionne notamment l'introduction aux mondes autochtones du Québec et du Canada et la gouvernance autochtone au féminin au Québec. Quant à l'enseignement des langues, le cours des langues autochtones de l'Amérique du Nord met l'emphase sur les théories de leurs origines ainsi que sur les notions linguistiques, historiques et sociales, selon la description du cours.

UNIVERSITÉ CONCORDIA

Plusieurs cours de langues autochtones sont intégrés au sein de programmes universitaires depuis quelques années. En 2017, l'iroquois, l'algonquin et l'inuktitut y ont été enseignés. Par ailleurs, l'enseignement de l'algonquin ainsi que celui de l'inuktitut seront reconduits en 2018-2019, selon le professeur et directeur du programme des Peuples autochtones, Karl Hele. *« Nos professeurs pour les cours de langues sont des natifs*, affirme-t-il. *L'Université Concordia est une des seules institutions à offrir le cours d'enseignement de l'inuktitut. »*

Le directeur du programme mentionne que l'offre de ces cours vise à permettre aux étudiants de graduer de leur programme universitaire, dans le cas où les cours de langues autochtones sont obligatoires. M. Hele y voit également une occasion pour les étudiants non natifs d'apprendre une langue autochtone. *« Ces cours sont de base, mais ils offrent tout de même la chance aux étudiants natifs et non natifs de pouvoir comprendre notre langue et de la parler »*, observe-t-il.

ÉTUDIER L'INNU

L'enseignement du cours d'innu se divise en plusieurs étapes, selon les niveaux. Au niveau 1, les élèves apprennent les bases techniques de la langue, en passant par les rites de conversations jusqu'à l'apprentissage des nombres, selon la chargée de cours de l'innu Yvette Mollen. *« Au tout début du cours, on essaie de montrer aux élèves comment converser, on les incite à se saluer, à dire d'où ils viennent et comment ils vont »,* détaille-t-elle.

Mme Mollen rajoute que les cours de niveaux 2 et 3 sont un peu plus complexes et incluent l'enseignement de notions approfondies de la langue. *« Au deuxième niveau, on inclut les marques grammaticales, dont le locatif, le possessif, le pluriel et on commence un peu les verbes,* indique-t-elle. *Ensuite, le troisième niveau inclut beaucoup plus de conversations et d'écoute. »*

CHANGER LE TON DE LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

***Palindrome,* un magazine alliant la littérature et les sciences médicales, lance son premier numéro le 11 avril. Derrière cette publication semestrielle se cache une équipe de chercheurs basés à l'UdeM qui souhaitent explorer les modes de transfert de l'information.**

PAR ETIENNE GALARNEAU

Photo : Roméo Mocafico

Pascale Lehoux (à gauche) explique que le palindrome est un mot ou un groupe de mots que l'on peut lire indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche. Dans le même esprit, le magazine, coordonné par Frédérique Dubé (à droite), propose des allers-retours entre la littérature et la santé.

Le projet, initié par la professeure à l'École de santé publique (ESPUM) Pascale Lehoux, a pour objectif de transmettre l'information issue de recherches scientifiques d'une manière nouvelle. *« Pour les chercheurs, c'est comme un autre exercice de traduction*, explique-t-elle. *Ce n'est pas juste simplifier, ce n'est pas juste vulgariser, ce n'est pas juste expliquer. C'est utiliser un véhicule qui frappe, qui touche, qui fait rouler l'imaginaire. »*

En faisant rimer l'exercice littéraire avec les avancées dans le domaine de la santé, l'équipe de *Palindrome* vise à susciter des discussions ainsi qu'à toucher la sensibilité des lecteurs et leurs différentes dimensions humaines. *« La première idée, c'est que les individus ne sont jamais une seule chose*, soulève Mme Lehoux. *On peut découvrir des plombiers qui sont passionnés d'opéra, on peut découvrir des dentistes qui font des arts martiaux et on peut avoir des secrétaires qui sont des passionnés de musique. »*

Défis de création

Afin de parvenir à ce mariage entre les formes littéraires et le contenu scientifique, les rédacteurs doivent s'approprier le matériel issu des recherches. *« Les écrivains ont reçu des articles scientifiques et de la littérature grise* [NDLR : documentation provenant d'institutions extérieures du monde de l'édition commerciale] *pour se faire une tête sur les thématiques qui ont été choisies,* met en relief l'agente de recherche à l'ESPUM et coordonnatrice de la revue, Frédérique Dubé. *Après, on leur donne quand même pas mal carte blanche. Les écrivains ont toute la place qu'il faut pour créer, mais ils savent que leurs textes doivent rester courts. »*

L'approche littéraire peut toutefois constituer un défi pour le lecteur, soulève le chercheur au Petrie-Flom Center for Health Law Policy, Biotechnology and Bioethics de Harvard et membre du comité scientifique de *Palindrome*, Jean-Christophe Bélisle-Pipon. « *Quand j'ai révisé le premier numéro, je me suis mis dans la posture de ma tante Gertrude*, illustre-t-il. *Je me suis dit : "Est-ce qu'elle va comprendre ? est-ce qu'elle va trouver ça pertinent ? est-ce que ça pourrait même la repousser, que ce soit littérature et sciences ?" Ce n'est pas* La Voix. *La littérature, ce n'est pas nécessairement toujours sexy. Elle peut même être vue de façon connotée ou péjorative. »* Ce dernier soutient néanmoins que les auteurs de la revue parviennent à trouver un équilibre dans leur démarche entre l'information et le style.

Pour Jean-Christophe, l'exercice de la revue diffère de celui d'autres publications scientifiques, mais demeure intéressant pour le public. *« Si je reste dans un monde traditionnel, je dirais que ça peut avoir l'air moins sérieux ou crédible, mais le monde de la recherche doit réussir à intéresser différents publics*, remarque-t-il. *Donc, il faut moduler le niveau de langage, le vocabulaire, la précision et le degré de nuance dans lequel on peut rentrer. »*

Le premier numéro du magazine est disponible dans des points de distribution localisés à Montréal, à Trois-Rivières et à Québec. Mme Lehoux souhaite cependant que son projet soit pérenne et puisse, éventuellement, rejoindre les gens de la francophonie canadienne et internationale.

« Jasmine, Alesse, Antigone, Meliane et Melodia. Autant de noms qui se veulent la revendication d'un monde dans lequel les femmes auraient le choix de ne pas enfanter, de ne pas saigner chaque mois. Ces noms sont également ceux de celles qui ont souffert de cette fausse libération du corps des femmes. Jasmine, Alesse, Antigone, Meliane et Melodia, êtes-vous de celles qui ont souffert des risques que comporte la pilule contraceptive ? Caillots sanguins, infarctus, hémorragie cérébrale, hypertension artérielle, affections de la vésicule biliaire, maladies du foie, lésions neuro-oculaires.

Lorsque vos mains passent de la pharmacie à votre bouche puis au verre d'eau ; lorsque vous croisez votre regard dans le reflet du miroir, pensez-y : la libération du corps "des femmes" se fait sans vous. »

Extrait du texte « Ces corps marqués de X rouges » de Catherine Dupuis, *Palindrome*, volume 1, no 1, page 23.

Ce récit de Catherine Dupuis figure dans un dossier de six pages concernant la contraception orale.

Le lecteur y retrouve également une ligne du temps concernant le sujet, une série de questions et de réponses, des sources scientifiques et des propositions de lecture pour approfondir le sujet.

DÉCOUVRIR LE SURRÉALISME AU FÉMININ

Dans le cadre du séminaire *Écrits des femmes : XIXe–XXIe siècle,* une dizaine d'étudiantes à la maîtrise et au doctorat en littératures de langue française se sont penchées sur le livre surréaliste écrit par des femmes, un pan moins connu du mouvement défini par André Breton dans son manifeste.

PAR MYLÈNE GAGNON

Pour la première fois en trois ans de séminaire, la professeure de littérature Andrea Oberhuber propose une exposition comme projet de fin de session. *« C'est probablement une expérience unique, pas parce que je n'apprécie pas, mais parce que ça implique énormément de travail*, précise-t-elle. *Les étudiantes sont très motivées, puisqu'elles apprennent autre chose que l'analyse d'une œuvre. »*

> *« Ce qui est le propre de l'oubli, c'est tout un vaste pan de la production dans le domaine de l'écriture des femmes qui semblait valoir moins, qui semblait moins intéressant que les livres produits par les hommes. »*
>
> **Andrea Oberhuber**
> Professeure de littérature

Photo : Roméo Mocafico

SURRÉALISME

Ensemble de procédés de création et d'expression utilisant des forces psychiques (automatisme, rêve, inconscient) libérées du contrôle de la raison ; mouvement littéraire et artistique se réclamant de ces procédés.

Extrait du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton

Sarah-Jeanne Beauchamp Houde et Béatrice Lefebvre-Côté.

Seules ou en équipe de deux, les étudiantes ont travaillé sur une œuvre surréaliste écrite par une femme et imagée par un homme ou une autre femme. *« La collaboration dans le surréalisme est très fréquente*, informe l'étudiante Sarah-Jeanne Beauchamp Houde. *L'image et le texte n'ont pas de liens clairs entre eux, c'est donc l'inverse du texte illustré où l'image renvoie au texte et vice-versa. »*

De l'origine du surréalisme

Le rêve, le merveilleux, le jeu et le refus de la raison sont caractéristiques du mouvement. Mme Oberhuber explique ce refus par l'expérience traumatisante de la Première Guerre mondiale qu'ont vécue André Breton et Louis Aragon alors qu'ils travaillaient comme médecins. *« Breton fait une leçon à la société dans laquelle est implantée la raison et qui a mené à ce désastre de la guerre*, poursuit-elle. *Ils ont été témoin des délires et des hallucinations de grands blessés, ce qui leur a inspiré ces nouvelles façons d'organiser la pensée qui se sont répercutées dans l'écriture. »*

Œuvres féminines

Ces caractéristiques se retrouvent dans l'œuvre de Claude Cahun et de Marcel Moore, *Aveu non avenu*. « *Claude Cahun joue beaucoup avec les genres littéraires*, déclare l'étudiante Marianne Martin. *Son livre comprend des extraits de lettres, des poèmes et des essais. C'est très hétéroclite. »* Quant au contenu de l'œuvre, l'étudiante explique que l'auteure écrit sur elle-même, mais de manière détournée puisqu'il s'agit de surréalisme. Ce sont des échos, des traces de sa vie. Ses textes sont accompagnés de photomontages qui la mettent en scène et dans lesquels elle singe les sexes. *« Elle se déguise en poupée, en geisha et en homme avec son crâne rasé* [Voir image 1], énumère-t-elle. *Son corps est souvent présenté comme morcelé. »*

L'étudiante Béatrice Lefebvre-Côté a, pour sa part, travaillé sur l'œuvre de Leonor Fini [Voir image 2], une autre figure emblématique du surréalisme au féminin. *« Un de ses contes raconte l'histoire de Mourmour, un chat mi-humain qui a des relations sexuelles avec sa mère*, décrit-elle. *Elle brise les limites des sujets qui peuvent être abordés sans chercher à produire du réel. »* Ses peintures représentent des créatures hybrides dont des sphinx enceintes et des créatures mi-homme et mi-chat.

Bien que le mouvement surréaliste se soit officiellement terminé à la mort d'André Breton, Béatrice admet que les chercheurs hésitent sur la datation. *« La plupart des mouvements d'avant-garde vont proclamer leur mort, mais Breton est décédé avant*, révèle-t-elle. *Cela a laissé le champ libre à plusieurs personnes de se réclamer du surréalisme. »* Béatrice affirme qu'il serait toutefois assez difficile de se réclamer de ce mouvement aujourd'hui, puisque la plupart des artistes surréalistes ont fait partie du cercle de la première génération et que la passation des idées a été interrompue.

Le rôle des femmes

Ce pendant féminin de la recherche est moins exploité que celui des hommes dont les noms d'André Breton, Paul Éluard et Louis Aragon ont été largement étudiés. Selon Mme Oberhuber, les raisons pour lesquelles le travail des femmes est moins connu sont multiples. *« Ce qui est le propre de l'oubli, c'est tout un vaste pan de la production dans le domaine de l'écriture des femmes qui semblait valoir moins, qui semblait moins intéressant que les livres produits par les hommes »*, explique-t-elle.

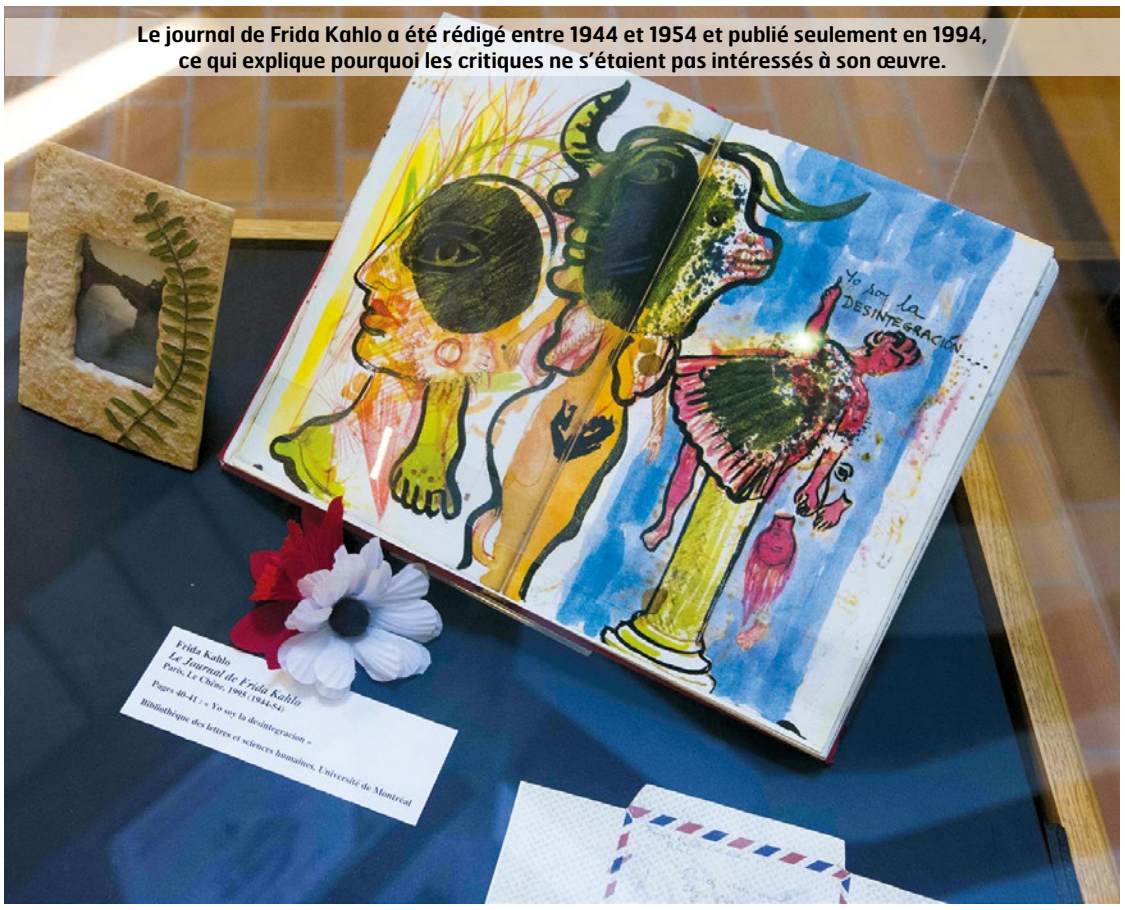
Elle ajoute tout de même que certains ouvrages féminins épuisés n'ont pas été réédités en raison caractère précieu de l'œuvre. *« Le livre de Léonor Fini, par exemple, est un livre-objet à caractère plus ou moins unique*, assure-t-elle. *Il rassemble énormément d'images photographiques et de peintures, ce qui fait en sorte que l'impression est très coûteuse. »*

Si les femmes ont moins été étudiées, elles ont pourtant joué un rôle clé dans la production d'œuvres surréalistes. *« C'est un mouvement qui a érigé la femme comme un objet d'inspiration*, révèle Marianne. *Il y avait une fascination pour le corps féminin. C'était comme une déité, une créature. »*

La professeure affirme que ce rôle de muse a été la porte d'entrée la plus facile pour l'intégration des femmes au surréalisme. *« C'est un rôle souvent assumé par les auteures, à l'exception de Leonor Fini et de Claude Cahun »*, précise-t-elle.

Les étudiantes exposeront le fruit de leurs recherches à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines du 11 avril au 4 mai.

Le journal de Frida Kahlo a été rédigé entre 1944 et 1954 et publié seulement en 1994, ce qui explique pourquoi les critiques ne s'étaient pas intéressés à son œuvre.



2

1

Les surréalistes étaient fascinés par tout ce qui était un peu irréel et proche de l'humain, mais qui le dépassait, comme les mannequins.

L'AUDIOVISUEL MONTRÉLAIS CÉLÉBRÉ OUTRE-ATLANTIQUE

Quatre étudiants et un professeur de l'UdeM se sont envolés vers l'Angleterre lors de la fin de semaine du 23 mars pour participer au symposium multimédia *Seeing Sound.* L'évènement, qui présente des conférences, des œuvres et des performances, a célébré la connexion entre Montréal et la vidéomusique, une pratique artistique à l'intersection du son et de l'image.

PAR ZACHARIE ROUTHIER

C'est une relation de longue date avec les artistes de la métropole qui aurait inspiré l'organisateur de l'évènement, selon la doctorante en composition électroacoustique et participante au symposium Myriam Boucher. *« Il* [l'organisateur] *a constaté qu'il invitait beaucoup de Montréalais au fil des années,* raconte la participante. *Il avait donc envie de faire de la vidéomusique un thème et de mettre la scène montréalaise un peu plus en évidence. »* Les étudiants en musique Vincent Fillion, Pierre-Luc Lecours et Maxime Corbeil-Perron ont également présenté leur projet.

Échos locaux et internationaux

Tous deux élèves du professeur de musique numérique et idéateur du terme vidéomusique Jean Piché, Vincent et Myriam s'entendent pour dire que leur professeur a eu un grand impact dans le milieu des arts audiovisuels. *« Il a enseigné à beaucoup d'élèves à l'UdeM, et ça a fait des petits un peu partout dans le monde »,* explique le premier.

Myriam en est un exemple. *« Je suis allée à l'UdeM pour étudier la vidéomusique avec Jean Piché*, raconte-t-elle. *En tant que professeur, mais aussi en tant que compositeur, il a réussi à faire connaître cette discpline artistique à d'autres compositeurs, qui en ont parlé à d'autres, et ainsi de suite. »*

Pierre-Luc Lecours et Myriam Boucher ont présenté pour la première fois leur projet *Élément,* une performance audiovisuelle de 25 minutes sur le thème de la nature.

Photo : Courtoisie Maxime Corbeil-Perron

Selon Maxime, l'œuvre de M. Piché pourrait même être qualifié de courant social permettant de surpasser les limites de la musique électroacoustique. *« Je n'ai pas étudié avec lui, mais indirectement, s'il n'avait pas commencé à faire ça* [de la vidéomusique], *je n'aurais jamais commencé à faire de la création audiovisuelle »*, confie-t-il.

M. Piché croit que des créations pouvant être qualifiées de vidéomusique existent en dehors des frontières de Montréal. « *Cependant, les gens ne l'appelleront pas nécessairement comme telle »,* soutient-il. Il explique que beaucoup de gens utilisent le terme musique visuelle, une appellation qui a émergé dans les années 1900. Le professeur ne l'affectionne pas particulièrement en raison de la relation de causalité entre le son et l'image qu'il sous-entend, appellation datant des années 1900 qu'il n'affectionne pas particulièrement. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui l'ont poussé à proposer son fameux néologisme lors de la première de son œuvre *paNi intiyA.*

Une forme de poésie

Selon M. Piché, cette forme d'art consiste à raconter, en quelque sorte, un conte onirique. Il explique que si le son et l'image dansent ensemble, la relation qu'ils entretiennent n'est pas nécessairement de cause à effet. *« Nous n'illustrons pas la musique ni ne "sonifions les images",* résume-t-il. *Ce divorce fait en sorte que l'union ou la désunion entre les deux soulève notre intérêt. »* Il poursuit en affirmant que le narratif n'est pas central dans le courant qu'il a lui-même nommé. *« Ce qui prime en vidéomusique, ce n'est pas l'histoire qu'on raconte,* confie-t-il. *Ce sont le mouvement, les formes et les couleurs. »*

Le professeur et Myriam ont été désignés conférenciers d'honneur lors de cette sixième édition.

VOYAGE AU BOUT DU MONDE

En terminant ses études en administration des affaires en 2009, Yanick Daoust a reçu un diagnostic de trouble bipolaire. À la suite de cette découverte, il a voyagé pendant quatre ans autour du monde. Aujourd'hui étudiant au certificat en coopération internationale, il publie son carnet de voyage, *Le Random – De l'asile au bout du monde.*

PROPOS RECUEILLIS PAR NAYLA RIDA

***Quartier Libre* : Qu'est-ce qu'on retrouve dans ton livre ?**

Yanick Daoust : Il s'agit de quarante-trois anecdotes écrites de manière aléatoire. J'y raconte des rencontres, des expériences qui me sont arrivées… Je ne pensais pas écrire un livre en partant. Le livre s'appelle *Random* [NDLR « aléatoire », en français], car quand j'étais inspiré, je décidais d'écrire.

***Q.L.* : Pourquoi partir en voyage après le diagnostic ?**

Y.D. : Je ne suis pas parti directement. J'ai fait un stage à Montpellier dans le cadre d'un échange étudiant, au cours duquel j'ai eu la piqûre du voyage. J'ai rencontré du monde d'un peu partout : d'Europe, d'Amérique du Sud… Je ne pensais qu'à repartir. À la suite de mon diagnostic, je me suis rendu compte qu'on ne sait jamais quand tout peut basculer et s'arrêter. Il y avait tellement de choses que je voulais faire dans la vie et j'ai compris que c'était le moment de les faire. Je ne voulais pas me laisser abattre, donc j'ai décidé de rebondir avec ce projet de voyage. Mon sous-titre *De l'asile au bout du monde* y fait référence, car quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai choisi de partir.

***Q.L.* : Comment est-ce que les gens perçoivent ta maladie ?**

Y. D. : Il existe des préjugés selon lesquels les bipolaires sont fous, différents des autres, étiquetés… Les gens jugent en général, mais je ne sais pas trop pourquoi. Je dirais que la bipolarité est un sujet inconnu, les gens n'en parlent pas beaucoup et ne savent pas trop comment l'aborder. On est beaucoup plus ouverts quand il s'agit, par exemple, de cancer. Quelqu'un qui a surmonté cette maladie est vu comme un héros, tandis que pour une maladie mentale, c'est plus délicat, les gens sont peut-être moins outillés pour bien en parler.

***Q.L.* : En quatre ans, combien de pays as-tu visités ?**

Y. D. : J'ai parcouru 52 pays. Je suis allé un peu partout en Europe et j'ai passé huit mois en Asie. J'ai travaillé dans certains pays, ce qui m'a permis de rencontrer plus de monde. Par exemple, j'ai fait la connaissance de Robert, aujourd'hui un bon ami, dans une ferme de melons en Australie. Je l'ai revu en Nouvelle-Zélande, en Hollande et en Amérique du Sud.

***Q. L.* : Quel est ton meilleur souvenir de voyage ?**

Y. D. : C'est dur d'en nommer juste un, parce qu'il y en a tellement eu en quatre ans. Celui qui ressort le plus, peut-être, ce sont mes six mois passés au Brésil. J'y suis allé pour le Carnaval de Rio et pour travailler et assister à la Coupe du monde de football en 2014. J'ai obtenu un emploi au stade Itaquerao de São Paulo et j'étais pratiquement payé pour voir les six matchs qui s'y déroulaient. J'ai vécu une immersion dans la culture brésilienne et appris le portugais, ce qui était vraiment génial.

***Q. L.* : Penses-tu repartir bientôt et écrire un deuxième livre ?**

Y. D. : Depuis mon retour au Canada en 2014, j'y pense souvent. Il est probable que mon prochain long périple à l'étranger sera lié à mes études en coopération internationale. L'Afrique et l'Amérique du Sud m'interpellent. Je ne ferme pas la porte à l'écriture d'un autre livre, même que l'idée me plaît beaucoup. Peut-être que le prochain voyage m'inspirera !

BIENVENUE EN LOUISIANE

La troupe de danse de l'UdeM (DUM) présentera son spectacle de fin d'année les 13, 14 et 15 avril au Centre d'essai du pavillon J.-A.-DeSève. *Laissez les bons temps rouler* met en scène 12 étudiants qui plongent le spectateur au cœur de la Louisiane.

PAR MYLÈNE GAGNON

Inspiré par le vidéoclip *Ouais ben* de Bernard Adamus, le chorégraphe Philippe Dandonneau a choisi de placer le cadre de sa chorégraphie à La Nouvelle-Orléans. *« Le clip se passe dans un parc à roulottes, dans les marais, au pays du redneck*, décrit-il. *Je trouvais que c'était une atmosphère qui pouvait être intéressante à exploiter. »* Il qualifie le spectacle d'assez éclaté, car il souhaite aborder plusieurs aspects qui représentent ce coin de pays.

De la personnification d'alligators aux festivités du Mardi gras, le spectacle de danse contemporaine se veut plus concret qu'abstrait. *« Il y a une histoire, un fil conducteur,* affirme l'étudiante au doctorat en neurosciences Daphné Citherlet. *On voit le thème qui ressort, l'évolution à travers la création. »*

L'étudiante au baccalauréat en enseignement en adaptation scolaire Camélia Letendre précise que certains tableaux de la chorégraphie sont tout de même plus difficiles à interpréter. *« Par exemple, il faut savoir qu'on imite un ouragan en dansant*, indique-t-elle. *À l'inverse* [dans une autre scène], *on comprend très bien que nous sommes dans un barbecue. »*

Daphné affirme que la chorégraphie a un côté théâtral. *« Il y a vraiment beaucoup de décors*, dit-elle en riant. *La chorégraphie n'est pas juste des mouvements. On joue beaucoup avec les différents objets présents sur scène. »*

Créer en improvisant

Lors des répétitions qui ont débuté en octobre, le chorégraphe ne s'est pas contenté d'apprendre aux étudiants une chorégraphie déjà montée. Il a misé sur l'improvisation pour bâtir ses séquences. *« Je m'inspire surtout de ce* [que les danseurs] *m'offrent comme mouvements et à partir de là, je les transforme pour que ça ressemble davantage à la thématique que je veux aborder »*, explique-t-il.

Cette façon de faire plaît d'ailleurs à Daphné. *« Les répétitions, c'est vraiment bien, parce qu'il y a beaucoup de création*, déclare-t-elle. *Par exemple, il nous propose un thème et nous demande "Quel mouvement feriez-vous ?" »*

Bien que tous les étudiants aient un bagage en danse, certains d'entre eux ont exploré la danse contemporaine pour la première fois. Il s'agissait d'un défi pour ces derniers, même si cette diversité s'est avérée bénéfique. *« Une de nos forces, c'est qu'on vient de différents milieux de danse, donc ça amène beaucoup de mouvements divers »*, poursuit Daphné.

Le spectacle d'une quarantaine de minutes sera précédé de l'atelier de création en danse contemporaine Synapse, qui présentera *SOI(S)* de la chorégraphe Sarah Dell'Ava.

Laissez les bons temps rouler
13, 14 avril à 20 h | 15 avril à 14 h | Centre d'essai de l'UdeM
2332, boulevard Édouard-Montpetit | Billets de 7 $ à 15 $

TROIS SORTIES À FAIBLE COÛT

PAR MYLÈNE GAGNON

LA RÉACTION DES CORPS AU CŒUR DE LA DANSE

Le spectacle de danse contemporaine *Faille : deux corps sur le comptoir* de la chorégraphe et danseuse Jessica Serli sera présenté dans les maisons de la culture d'Ahuntsic-Cartierville, du Plateau-Mont-Royal et Claude-Léveillée les 11, 12 et 14 avril.

Accompagnée du danseur Nicolas Labelle sur scène, Jessica Serli propose une chorégraphie sans ligne narrative qui suit les étapes de son processus de création. *« Ce qui m'intéresse, c'est la réaction du corps engendrée par le système nerveux*, explique-t-elle. *Je questionne toujours la réaction qui se passe entre nos émotions et ce qui est projeté, ce qu'on ressent des autres. »*

Durant ses recherches en studio, la chorégraphe s'est permis de jouer avec certaines machines, dont un neurostimulateur. *« Je voulais être dans une qualité de corps qui est rare et voir comment le stress surgit »*, affirme-t-elle.

Ce spectacle de trente minutes sera suivi de *Shudder*, chorégraphié par Louise Michel Jackson et Ben Fury.

Faille : deux corps sur le comptoir* et *Shudder
11 avril : Maison de la culture d'Ahuntsic-Cartierville
12 avril : Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal
14 avril : Maison de la culture Claude-Léveillée
Prix : Gratuit sur place, 2 $ achat en ligne

ROXHAM COMME SI VOUS Y ÉTIEZ

Photo : Courtoisie Michel Huneault

« L'important, c'est de vivre Roxham et d'y aller parce que les gens n'ont pas pu y aller. Je le fais pour eux. »
– Michel Huneault

Le Centre Phi présente jusqu'au 12 août l'exposition immersive *Roxham* du photographe Michel Huneault. De février à août 2017, il s'est rendu à quelques reprises sur le chemin Roxham en Montérégie alors qu'un nombre croissant de demandeurs d'asile tentait de traverser la frontière canado-américaine.

Plus qu'une exposition photo, *Roxham* se veut une expérience vécue par le biais d'un casque de réalité virtuelle. *« Je me demandais ce que je pouvais amener pour appuyer le travail photo, pour souligner l'esprit des lieux, pour augmenter le sentiment de "présence du spectateur" »*, explique M. Huneault.

Il a rapidement réalisé sur place que le son est un facteur très important. *« Le son qu'on entend, c'est des microphones qui sont sur mes oreilles, ce qu'on appelle du son binaural*, ajoute-t-il. *C'est comme si les gens sont dans ma tête ou à mes côtés. »*

Puisqu'il voulait préserver l'identité des demandeurs d'asile, le photographe a usé de son imagination et a utilisé du matériel de son précédent travail. *« J'ai découpé des photos de textures, comme des couvertures et des tentes de migrants, que j'ai prises lors de la crise migratoire en Europe en 2015 »*, raconte-t-il. Il les a ensuite apposées à la silhouette des demandeurs d'asile, rappelant du même coup que ces deux crises ont participé à la même Histoire.

L'exposition est également offerte en ligne sur le site Web de l'ONF où l'utilisateur est maître du chemin qu'il veut emprunter, des histoires qu'il souhaite voir.

Roxham
Présentée jusqu'au 12 août
Centre Phi | 407, rue Saint-Pierre, Montréal
Installation photographique
avec casque d'écoute : entrée libre
Expérience complète en réalité virtuelle : 20 $

LE NUMÉRIQUE S'INVITE AU CENTRE D'EXPOSITION

L'exposition annuelle de bandes dessinées et de photographies présentée au Centre d'exposition de l'UdeM du 12 au 15 avril revient avec comme nouveauté l'intégration du multimédia.

Le concours interuniversitaire qui s'est tenu tout au long de l'année scolaire adopte une nouvelle approche. *« Contrairement aux années antérieures, les œuvres seront exposées grâce à huit projecteurs et six iMac*, explique le coordonnateur aux activités culturelles de l'UdeM Laurent Quet. *Les gens pourront s'asseoir sur des tabourets pour lire les bandes dessinées à leur aise. »*

Il s'agit d'une demande de la FAÉCUM, l'organisatrice de l'évènement. *« Les universités participantes recevront un fichier avec les photos et bandes dessinées, et pourront les présenter comme elles le souhaitent »*, ajoute-t-il. Dans les années précédentes, l'exposition se déplaçait matériellement d'une université à l'autre.

Ce sont 435 photos et 27 bandes dessinées inspirées du thème « héros anonyme » qui ont été reçues. Lors du vernissage, les 50 photographies et 18 bandes dessinées retenues par le jury, composé de 3 personnes par catégorie, seront dévoilées.

Exposition des bandes dessinées et photographies gagnantes des Concours interuniversitaires
12 au 15 avril : Centre d'exposition de l'UdeM, pavillon de la Faculté d'aménagement, local 0056
Entrée libre

5 À 9 DES CYCLES SUPÉRIEURS

Chaleur & Sangria

19 AVRIL | 17H

HALL D'HONNEUR | PAVILLON ROGER-GAUDRY

#jaimecs

FAECUM.QC.CA

FAÉCUM

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.